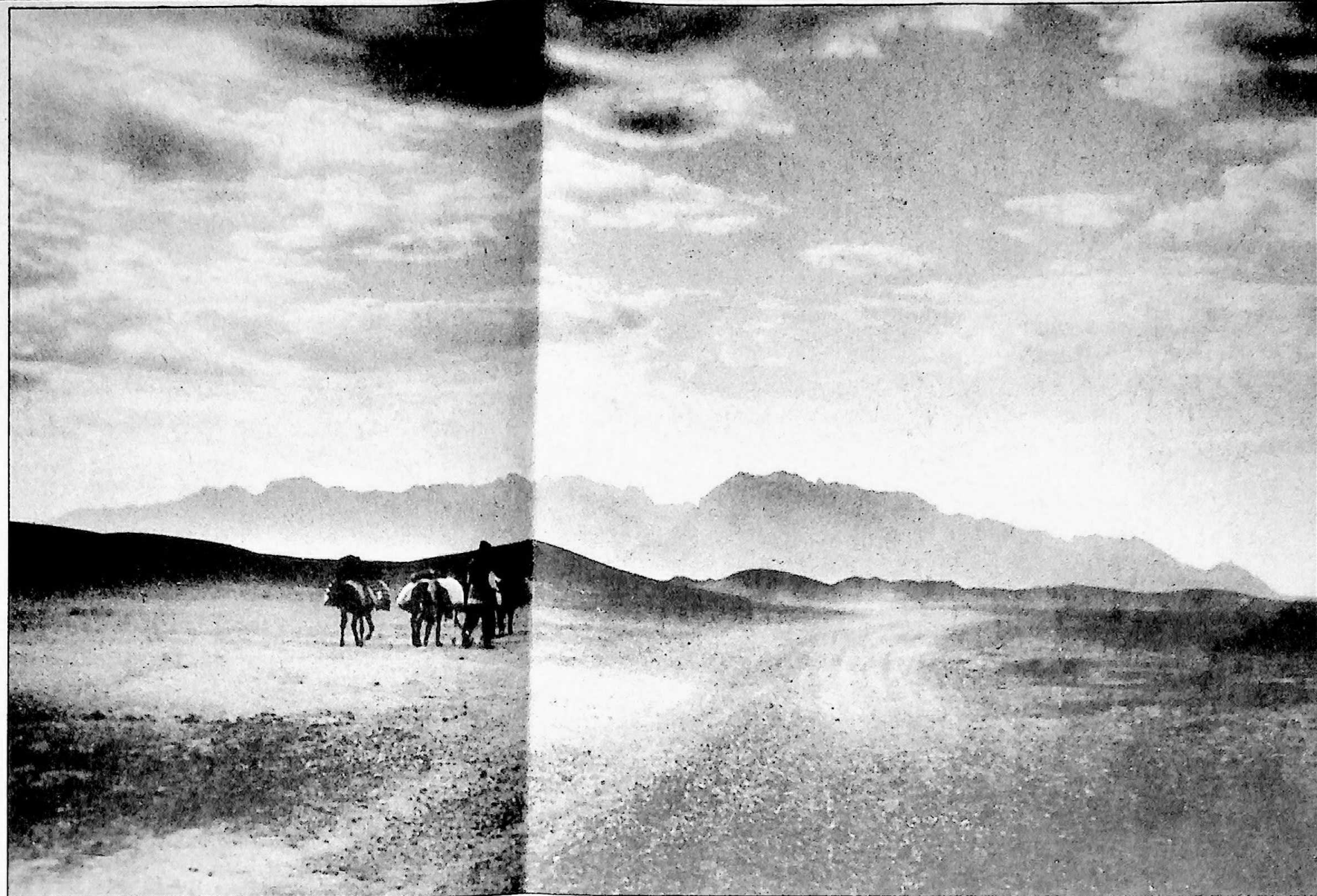


Nicolas Bouvier, voyage et écriture

Pour vivifier son extraordinaire talent de conteur, Nicolas Bouvier a besoin de mouvement, de dérive au cœur des territoires de l'« autre ». Inépuisable capharnaüm de couleurs et d'odeurs, l'Asie est devenue le berceau de cristal de son écriture. Alors que son premier livre, L'Usage du monde, est enfin réédité, il nous raconte sa passion du voyage.

par Michel Egger

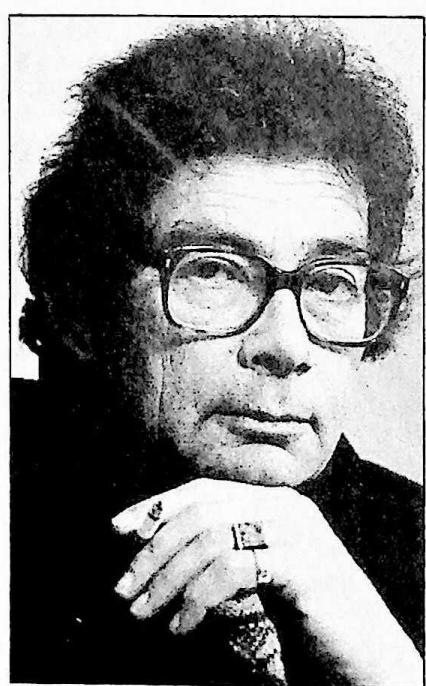


«C'est moins vous qui faites le voyage que le voyage qui vous fait, vous défait...»

Photo Nicolas Bouvier

ILLUMINATIONS

qui sont très ouverts, curieux et indiscrets comme des belettes. J'ai adoré Bombay, où je me suis frotté à différentes communautés, émigrés goanais, grands cotonniers d'origine iranienne et autres compradores russes. Pour survivre, je rédigeais des articles pour la presse locale, que des pères jésuites m'aidaient gracieusement à traduire. J'ai aussi bénéficié de l'aide de Fiat, car, sans le vouloir, j'avais été le premier à passer les cols du Khyber et du Lataban avec une Topolino. Les seuls pépins que j'ai eus sont de graves ennuis de santé. J'ai eu la chance de tomber sur un excellent médecin juif, qui m'a soigné à l'œil.



«Dissoudre son ego, devenir transparent.» Photo Gilbert Blondel RTSR

En échange de ses services, je lui ramenaï des jouets originaux que je trouvais dans les foires de villages. Sur la descente de l'Inde, j'ai fait à l'époque une série d'émissions radio-phoniques. Il me reste à écrire, à combler ce gros blanc géographique dans mes chroniques voyageuses, mais j'attends d'être dans le bon climat. Car je ne suis pas du tout un écrivain de métier; j'écris d'ailleurs beaucoup trop lentement pour pouvoir l'être. Je n'écris que lorsque j'ai une histoire à raconter; je peux facilement passer une année et demie sans écrire une ligne, ce n'est pas un dérangeaison. Je ne suis pas un auteur de fiction - peut-être le deviendrai-je un jour. Mon approche relève plutôt du domaine du conteur.

— Le voyage, c'est un peu une dissolution de soi...
— Absolument. C'est une ascèse

fondamentale et très utile, qu'on devrait d'ailleurs pratiquer régulièrement. Il faut se laisser saisir, emporter par une dérive. Si l'on voyage bien, c'est moins vous qui faites le voyage que le voyage qui vous fait, vous défait. La beauté du voyage, c'est de vous plumer complètement, de vous user comme un galet dans le fond d'un torrent. On perd alors ses aspérités, ses références, toutes sortes de choses inutiles, et au bout de la route, il ne demeure que l'essentiel, le carat. C'est là précisément que le voyage s'apparente à l'écriture. Pour écrire quelque chose, bien rendre compte d'un petit village afghan, il faut disparaître, dissoudre son ego, devenir comme un morceau de cristal, transparent. Voilà pourquoi je préfère les voyageurs qui écrivent aux écrivains qui voyagent; ils ont moins tendance à dresser l'écran de leur vanité littéraire entre le monde et le lecteur.

Magie blanche

— Pourtant, dans *Le Poisson-scorpion*, je n'ai pas trouvé cette fusion dans le regard de l'autre. Comme si le «dedans», votre paysage mental, l'emportait sur le «dehors», l'attention au monde...

— Il y a des raisons objectives à cela. La population du sud de Ceylan est vraiment composée de zombies, de fantômes. J'ai essayé d'accrocher avec ces gens, impossible. Nulle part ailleurs je n'ai vécu une telle expérience de solitude imposée. C'est un peu comme si les gens étaient pourris, victimes d'un climat terrifiant et de cette magie noire qui vous ronge. A deux exceptions près, une épicière et un jésuite, mes seuls contacts étaient les insectes. Mis à part divers textes écrits pour gagner ma vie, je n'ai pratiquement fait qu'un travail d'entomologiste. Ce néant délétère me renvoyait sans cesse à moi-même.

Le Poisson-scorpion est un conte noir, épique, sarcastique, fondé sur un jeu de glaces, un texte conjuratoire. J'ai exorcisé une expérience intolérable, où j'ai vraiment failli laisser ma raison; je me suis débarrassé d'un gros sac de pierres que je trainais depuis vingt-trois ans. En écrivant le mot «fin», je me suis rendu compte que j'avais réussi une petite opération de magie blanche. Dans cette mise en forme de l'informe, j'avais complètement décollé vers l'imaginaire, et cela m'a fait un grand bien. A l'inverse, *L'Usage du monde* est un récit animé d'un souci extrême de fidélité à la sensation, une série de perles qu'on enfle sur une ficelle.

— Et les *Chroniques japonaises*?
— C'est un mélange de recherche historique et de notations intimistes.

Un exercice d'anthropologie, très précis, complètement différent, parce qu'au Japon on a vraiment l'impression d'être sur la lune. C'est un monde à part, une monade culturelle avec ses règles propres, ses couleurs, sa musique intérieure. Ecrire revient alors à mettre en forme une expérience de l'altérité totale, avec toutes les impuissances que cela comporte.

— Dans *L'Usage du monde*, vous évoquez souvent des moments de bonheur fou, de fusion totale avec le monde...

— Dans le zen japonais, on les appelle des «satori». Tout au fond, je crois que le voyage est la recherche de ces moments d'illumination. On peut y parvenir par d'autres voies, l'érotisme, l'alcool, la mortification, la méditation et, bien sûr... la drogue. Je sais de quoi je parle. Après un grave accident de service militaire, j'ai été morphiné à haute dose. Cela me réussissait très bien, je planais complètement. Cet étrange sentiment, je l'ai retrouvé ensuite dans l'amour, qui transforme la vie en musique; dans l'écriture, lorsque les mots viennent avec une justesse totale, renvoyant à néant la question du style. Enfin, et surtout, dans le voyage. Le déplacement dans l'espace est une drogue positive. A certains moments, souvent de grande fatigue d'ailleurs, le voile des apparences semble se déchirer. Les choses se révèlent dans leur totalité, leur magie. Plus rien ne semble séparé, disjoint, tout semble baigner dans une harmonie musicale. On n'a même plus le souci d'y trouver une place, on s'y sent comme dilué, en état de lévitation.

Face au silence

— L'écriture sert à mettre de l'ordre dans le chaos du voyage. C'est aussi une épure, une quête de l'essentiel...

— C'est un travail parallèle, une démarche identique qui vous ramène, par le miracle de la mémoire, à Belgrade, à Kaboul ou ailleurs, et vous fait revivre avec un immense bonheur des expériences passées. La seule différence est que cette fois-ci vous êtes entièrement seul, face au silence et à votre table de travail. Il s'agit de plonger dans ses montagnes de notes, de les retravailler, les enrichir par diverses lectures. On prend la serpe et on émonde. C'est peut-être là que le livre devient bon. Je trouve qu'il faut écrire des textes courts. Des livres de 600 pages, ça passe lorsque c'est *Moby Dick*, mais en principe, je suis reconnaissant aux auteurs qui considèrent que l'existence est courte et qui serrent sur le motif.

Pour un récit en prose, il faut que je dispose de tout mon temps, que la jour-

née puisse entrer dans le texte comme dans un mixer. Ce qui ne veut pas dire qu'on écrive tout le temps. Jardiner, faire une promenade, escalader un col, sont autant de manières de se préparer l'esprit. Quand j'écrivais *Le Poisson-scorpion*, j'avais dû abattre de grands ormes malades. Des billes de bois gigantesques, très difficiles à travailler, parce que l'orme pousse en hélices doubles et qu'on ne peut pas le faire sauter de façon radiale, comme le chêne ou le marronnier. C'est en outre un exercice physique d'une brutalité inimaginable; on doit frapper avec des masses de cantonnier de quatre kilos. Lorsque je n'arrivais plus à écrire, que le texte était noué, j'allais couper du bois pendant une heure, faisant sauter des nœuds par analogie. Je sortais de là ruisselant, amaigri; je prenais une douche et me retrouvais devant mes feuilles calmes, sereines. Toute cette violence qui était sortie de mon corps avait fait momentanément disparaître la panique de l'écriture. Une trouille dont on ne guérit jamais. Car, pour rendre justice au réel, on ne dispose que de sa propre naïveté, insuffisance, myopie.

Cristal

— Et la poésie...

— J'en produis très peu, mais c'est la seule écriture de création que je pratique de façon un peu régulière. Je peux le faire le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole, en parallèle avec mon travail d'iconographe. A l'inverse du récit en prose, la poésie ne demande pas un investissement total. Elle se fabrique en étapes successives, un peu comme le développement des cristaux.

— Et aujourd'hui, vous voyagez encore?

— Je m'y remets gentiment, car maintenant mes enfants sont hors de l'auberge. Je suis allé en février en Irlande, sur l'île d'Aran. Une extraordinaire expérience du rien, de la solitude. Pendant une semaine, cette île magnifique et sauvage a vécu comme sous narcose, assaillie par une violente tempête atlantique. Le vent était si fort, la mer si déchaînée, que les gens se terraient chez eux. Les pubs et les écoles étaient fermés. En sept jours, j'ai peut-être vu cinq personnes. Je logeais chez deux vieillards. Le soir, ils me servaient un peu de vin et je prenais des notes, dans la chaleur d'un gros feu de tourbe, à l'écoute de ce rugissement perpétuel.

L'Usage du monde sort ces jours chez Maspero. En décembre, les Editions Zoé rééditent *Le dehors et le dedans*, recueil de poèmes. Enfin, un gros volume paraîtra au printemps prochain aux Editions 24 Heures.

Jeux (solution)

$$X = \wedge + \wedge$$